

NOTRE TRAVAIL D'ÉDUCATEURS EN 1980

Il est devenu si fréquent d'entendre au cours de nos réunions évoquer la difficulté de faire la classe aujourd'hui que j'ai eu envie de faire le point — pour autant que ce soit possible — sur cet aspect des choses. D'autant plus que, parallèlement à ce qui s'entend dans les réunions, j'avais gardé quelques lettres de camarades qui faisaient allusion à cette difficulté.

Et voici que ce matin encore, à la fin d'un courrier d'André Lefevre, je trouve ces mots : *« Il est évident qu'il y a une évolution du milieu dans lequel évoluent les enfants et les adultes. Depuis plus de dix ans que nous travaillons dans le même pays, nous constatons que le comportement des gosses a bien changé... L'attitude parentale de consommation aussi bien d'idées que de matériel marque profondément les enfants. Et ce n'est qu'une cause parmi d'autres des difficultés que nous pouvons rencontrer dans les classes... »*

Alors j'ai repris ces lettres que j'avais déjà mises de côté. Dans l'une qui date maintenant d'un an, de Simone Heurtaux, j'avais souligné : *« Mais survivre dans son travail, dans un contexte de plus en plus fermé, où l'on a l'impression d'être des zombies en regard de tout ce que les autres enseignants et parents laissent faire sans protester ? (fermetures d'écoles, suppression de postes, concentration d'enfants, architectures stupides, réformes aberrantes...) ». En classe, résister à nos abandons, face à une classe que rien n'intéresse, à des enfants totalement dégoûtés, promis à un avenir sans joie, ça nécessite peut-être une somme d'énergie que la simple comparaison de nos pratiques ne peut plus nous donner (même si elles sont valorisées...). Si tu savais ce que je vis en C.P.P.N. au bas bout d'un lycée de 2 000 élèves... Ce que je vois et entends chaque jour me consterne. Pratiquer la pédagogie Freinet dans ces conditions, qu'est-ce que ça veut dire ? D'accord, heureusement, il y a dans le primaire et parfois au second degré quelques copains encore enthousiastes. Quand j'ai trop le cafard je vais les voir travailler, c'est réconfortant. Mais quand je retourne au C.E.S. ou au lycée et que je vois ce que les enfants deviennent, je me dis : « A quoi bon ? qu'est-ce que cette goutte d'eau dans la mer ? »*

Dans une circulaire de ce printemps, Pierre Guérin, se faisant l'écho de nombreux collègues, donnait la mesure de la difficulté dans les textes cités par Janou Lèmery dans l'article précédent (voir p. 24).

De plus loin, me revenait aussi le texte que j'avais écrit dans un *Educateur* de 1971 où je disais ma rencontre difficile avec l'école de ville dans une classe de 36 élèves, après quinze années passées en milieu rural. Et de plus loin encore, la chronique de la fosse aux ours ou de l'école caserne, de Fernand Oury, vers 1958 je crois. Ces derniers prenant allure de prophéties : à entendre de nombreux

collègues la fosse aux ours serait devenue la loi la plus fréquente...

J'en étais là cet été, à méditer cet article difficile à écrire — parce que c'est vrai que des changements indiscutables sont survenus qui compliquent objectivement les choses et qu'en même temps il y a encore des choses passionnantes à vivre à l'école — lorsque j'ai retrouvé ce texte de Freinet dans un *Educateur* de 1958 :

« Nos enfants ne veulent plus travailler »

C'est la plainte découragée de la grande masse des parents — et des maîtres aussi — qui se heurtent dans l'éducation de leurs enfants à une sorte de panne qu'ils sont impuissants à réparer.

La machine est au point mort, quand elle ne fait pas marche arrière, et ne veut plus démarrer.

Le premier mouvement des adultes est évidemment d'accuser leurs victimes et de se demander s'il n'y a pas, chez les générations nouvelles, baisse dangereuse du potentiel d'attention, ou peut-être même de l'intelligence.

De mon temps... ! dit-on volontiers.

Rassurons d'abord les parents.

Non, il n'y a pas baisse de l'intelligence ou des possibilités de progrès des enfants. On aurait tendance, au contraire, quoi qu'en disent les enquêtes et les tests, à penser que les générations nouvelles, talonnées par un progrès monstrueusement dynamique, réagissent plus vivement et plus vigoureusement qu'autrefois aux sollicitations et aux incertitudes du monde contemporain.

Mais alertons les éducateurs.

Nous assistons, depuis dix ans ou vingt ans, à une détérioration accélérée des conditions physiologiques, psychiques, scolaires, familiales et sociales de nos élèves.

En dix ans, la mécanique a pris possession du globe. Nos enfants ne trouveront bientôt plus un coin de terre ou de sable pour y bâtir leurs châteaux de rêve. Les chevaux et les ânes ont disparu. Les chats, les chiens et les oiseaux ne peuvent plus vivre dans la fièvre de nos villes tentaculaires. Les images, le cinéma, la radio, la télévision, les autos et les avions ont créé un monde nouveau qui a ses exigences, sa philosophie et ses lois, où l'individu doit agir et réagir selon des normes qui restent à expérimenter et à définir.

Une mutation est en train de se produire.

L'enfant de six ans ne sait peut-être ni lire ni écrire, mais il connaît les marques et les caractéristiques des autos qui défilent devant lui à cent à l'heure. Il ne sait pas ajouter 5 et 3, mais il a parcouru le monde. Les continents n'ont plus pour lui de secret et il parle Mars et de la Lune comme nous parlions, nous, de la colline derrière le village.

Et à cet enfant qui ne réfléchit plus, ne pense plus, n'entend plus et ne comprend plus selon les canons de la psychologie traditionnelle, on impose l'école de 1920, avec les mêmes locaux, les mêmes tables, les mêmes manuels, les mêmes devoirs et les mêmes punitions.

L'École est le vieux char-à-bancs 1900 qui a scientifiquement harnaché ses chevaux, astiqué les guides, posé les œillères, et dont les grelots sonnent clair comme au temps des douairières, mais qui gêne la circulation motorisée et dont tout le



monde s'écarte car elle est le passé, et que le présent va vers l'avenir.

Il y a panne.

Nos enfants ne veulent plus harnacher des chevaux. Mais donnez-leur des spoutniks et ils s'envoleront vers l'azur.

C. FREINET»

Et la lecture de ce texte — relecture en fait, plus de vingt ans après — m'a, comme on le dit, fichu un coup ; autrement dit laissé fort perplexe... Et si j'avais oublié les difficultés rencontrées en ce temps-là dans ce village que la ville m'avait fait idéaliser ? Et si finalement, ce qui avait aussi changé c'était ma conviction, ma foi en la possibilité de transformer des choses de l'école ? Et si, en fait, notre vrai problème était de n'avoir pas suffisamment inventé — ou lutté pour obtenir — les «spoutniks» dont parlait Freinet ? (Parce que les autres, les vrais, il y a longtemps que les enfants s'en tamponnent ! C'est bien trop loin et Goldorak les a déjà mis au musée...)

A l'école de ville à effectifs lourds, je ne peux pas dire que je m'y suis fait, ni même habitué ; mais je la connais mieux. Et quand je repasse en mémoire l'année scolaire dernière je retrouve à la fois les jours insupportables où l'envie revient de tout plaquer et partir faire autre chose et les jours d'enthousiasme encore, de découverte et de joie, à partir desquels reprend forme une perspective de lutte et l'espoir. C'est à partir de ces deux volets que j'ai eu envie de dresser une sorte de bilan : d'une part ce qui a changé et rend notre travail difficile, d'autre part ce qui reste chez les enfants porteur de sens et permet de construire et de garder espoir. Entre les deux, essayer de définir la marge qui est la nôtre, travailleurs de l'I.C.E.M., pour élargir au maximum le deuxième volet.

C'est comme un pari ? Parce que je limite — j'en suis bien conscient — le problème à l'école et au travail à y faire ? Peut-être. Mais c'est parce que je tiens encore beaucoup à cette idée : si l'on ne commence pas par essayer de résoudre les problèmes là où ils sont posés et avec ceux qui les vivent je ne vois pas de solution... La délégation de pouvoirs et la bureaucratie ont fait leurs preuves.

Ce qui a indiscutablement changé :

On entend (et on lit) là-dessus assez de choses pour que je ne m'étende pas. Je m'en tiendrai à ce qui, dans les comportements des enfants, m'a posé le plus de problèmes.

• **La télévision** : «A la télé j'ai vu...» et «T'as vu le film hier soir ?» sont quasi quotidiens... Mais ce qui est plus insidieux encore que les contenus ou les fragments qui en restent, c'est peut-être le modèle de parole que cet engin instaure : qu'on l'écoute ou qu'on ne l'écoute pas, c'est pareil, ça continue de parler. Une parole qui ne va nulle part, qu'on ne peut pas faire répéter, qui met tout sur le même plan, la publicité et l'attentat de



Bologne, et qui défile, qui défile... De plus, je crois que le temps passé devant l'écran est un temps de parole personnelle bloquée, comme un temps de non échange. Comment s'étonner ensuite qu'à l'école, pour peu qu'un climat d'accueil et de confiance y apparaissent, ces enfants parlent, parlent, ne s'écoutent pas, parlent tous ensemble et que, lorsque par chance on peut parler avec un seul, il ait tant besoin de parler à quelqu'un qui l'écoute ? D'où ces entretiens du matin qui pourraient durer jusqu'à dix-sept heures, ces mois passés à apprendre à écouter les autres, à répondre ou à poser les questions à bon escient et ces retours de promenade où un privilégié réussit à vous accaparer pour vous parler pendant une heure sans supporter qu'un autre s'approche pour en faire autant.

• **Le travail des parents** : Lorsqu'ils travaillent tous les deux cela signifie la cantine (et une présence de dix heures hors du milieu familial), avec des conditions d'accueil discutables et, sans cesse, le grand nombre d'individus rassemblés. (Ce que l'on retrouve dans les cars de «ramassage», même pour ceux qui rentrent à midi à la maison.)

De toute façon, l'organisation du travail est telle aujourd'hui, que pratiquement aucun enfant n'a vu son père ou ses parents au travail. D'où une relation au travail comme à quelque chose de lointain, dont on n'a plus d'image concrète, dont on ne sait guère à quoi il se rattache, ce qu'il exige et à quoi il aboutit.

• **L'origine des choses** : Elles viennent du supermarché... Et celles qui n'en viennent pas suivent des circuits de distribution si complexes que dans la plupart des cas l'environnement est fait de mystères qui dépassent les enfants. D'où les produits miracles comme le pétrole avec lequel on fait aussi bien le chewing-gum que les pulls en acrylique et les ordinateurs...

• **Tout a sans doute été dit sur les rythmes de la vie actuelle**. Il faut peut-être insister sur les déplacements, les

voyages. Qu'ils soient du week-end vers les champs de ski ou des vacances, ils vont, vite, vers des lieux précis et lointains et peu importe en cours de route ce qui est traversé. Et je connais des enfants qui ont vu l'Afrique avant de savoir que le saucisson est fait avec la viande de porc ou que les arbres qui sont devant l'école sont des tilleuls.

• **L'instabilité et l'agressivité** : Je me souviens pourtant avoir reçu et administré de franches torgnoles dans les collines de mon enfance mais je me souviens aussi du très grand sérieux des parties de barres ou de drapeau, de billes aussi. Il n'y a pratiquement plus de jeux collectifs structurés dans la cour. D'ailleurs elle est rarement assez grande pour ça... Seules les filles y arrivent encore avec la corde à sauter ou l'élastique. Pour les garçons, c'est le ballon roi, avec d'interminables chamailleries, le crachat à la figure pour un oui ou un non, les coups de pied dans les tibias avec d'inextricables histoires où c'est toujours l'autre qui a commencé.

J'abrège. Il y a de fortes chances (?) pour que vous connaissiez tout cela. On pourrait ajouter les injures : conasse, pédé ou putain, fleurissent tôt, la consommation des bonbons et le goûter réduit aux inévitables Bichoco ou similaires, la surenchère des activités extra-scolaires : elle varie sans doute selon les milieux, mais je crois qu'il est rare de trouver un équilibre entre le manque d'activités et l'absence de temps libre.

Enfin, tout cela amplifié dangereusement par le nombre : nombre de classes et nombre d'enfants par classe. Si vers 1955 Freinet parlait de 25 enfants par classe, aujourd'hui c'est 15 qui nous laisseraient les meilleures chances, à nous enseignants et aux enfants encore plus. Et là, tout reste à faire. J'en reparlerai plus loin.

Que tout cela soit la conséquence d'une évolution sociale, économique et politique est évident et les journaux ou les rayons des bibliothèques regorgent d'articles qui

en font une analyse bien plus complète et étayée que mon bref rappel. Mais cela ne suffit pas.

Nous restons les témoins premiers et permanents de l'étrange spectacle que sont les cours d'école et les salles de classe certains jours, qui nous fait de plus en plus nombreux à connaître l'amertume et le découragement ces jours-là. Sentiments qui naissent du doute, de l'apparente impuissance de garder la pédagogie que nous avons choisie dans ces conditions-là. Parce que s'ajoute encore à ce que j'ai rapidement résumé une marge de plus en plus étroite pour que nos élèves aient le temps de faire leur chemin. Je m'explique : il y a une quinzaine d'années encore, j'avais (dans le primaire du moins) la possibilité jusqu'à ce que les enfants atteignent 14 ans (et même 15 !) de trouver de nombreuses «portes de sortie» que chacun passait au moment où il était prêt, selon son goût et ses possibilités, sans que leurs différences n'entraînent de conséquences graves. Il y avait la sixième, la cinquième technique, la quatrième d'accueil, le certificat d'études et le centre d'apprentissage ou l'apprentissage dans l'entreprise. Reste aujourd'hui la seule sixième pour tous à onze ans et l'angoisse des parents, plus forte, plus tôt.

Pour ne pas noircir le tableau, je crois enfin que ce qui se passe à l'école n'est pas différent de ce qui se passe partout ailleurs dans la société d'aujourd'hui. Mais c'est à la fois relativisant, donc rassurant, et inquiétant aussi : on serait tenté de dire que rien ne va plus, nulle part... En fait, des mécanismes sociaux, politiques, en place depuis longtemps, trouvent aujourd'hui leur expression plus forte, plus écrasante, bien rodée. Bien qu'au bord de la crise, le système fonctionne à plein.

Finalement, ce qui a surtout changé, c'est la possibilité de faire front, c'est notre marge de liberté et les moyens de l'investir. Je ne crois pas qu'il ait jamais été facile de pratiquer la pédagogie Freinet. Mais pendant longtemps, dans une démarche dialectique qui tendait à donner à nos élèves (et qui y parvenait le plus souvent) à la fois un meilleur

équilibre, un bonheur à l'école et des savoirs suffisants (sans leur demander de ressembler à ceux pour qui ces savoirs étaient en fait prévus), nous avons pu construire une résistance positive, dynamique. C'est devenu bien plus difficile aujourd'hui dans un encadrement plus étroit par les structures et devant le fait que les enfants nous arrivent davantage détériorés.

Je dis : détériorés, mais il faut encore préciser par rapport à quoi. Et c'est ce qui m'amènera à faire le bilan positif de ce qui reste à ces enfants d'aujourd'hui.

Ce qui n'a pas changé :

- Ils sont curieux et d'autant plus, peut-être, qu'ils trouvent moins de réponses, ou même d'écoute, autour d'eux. La télévision les fascine peut-être, mais elle ne leur répond pas ; les parents sont souvent pressés... Et les informations non dominées abondent. Pour peu que l'accueil des questions existe, c'est alors l'avanlanche. Apparaît un premier méfait du nombre.
- Ils sont aptes à comprendre : Le niveau n'a pas baissé ! (Les enseignants devraient bien savoir que l'on ne peut comparer que ce qui est comparable, dans des conditions d'observations identiques.) Mais il est exact qu'au milieu des innombrables stimuli de leur quotidien ils sont moins capables d'attention et de concentration. N'ayant plus non plus dans leur environnement d'images du travail accompli pas à pas, ils savent très mal, en général prendre les choses par un bout et les mener dans de bonnes conditions : la civilisation du presse-bouton, du prêt-à-porter et à consommer, du gaspillage, n'aide évidemment pas à se poser devant les choses pour décider calmement par quel bout les prendre. D'où la nécessité d'apprentissage beaucoup plus long d'une façon de travailler, rendu encore plus long parce qu'ils sont plus nombreux...
- Ils ont un immense besoin de faire avec leurs dix doigts, de construire, de découper, de coller, bref de produire des objets. Lorsqu'au mois de juin, j'ai proposé que chacun écrive ce qu'il pensait

du travail que nous avons mené cette année, j'ai été frappé de retrouver invariablement, dans chaque texte, le souvenir approbateur de toutes nos activités manuelles : les marionnettes, les grosses têtes en papier collé, toutes les expériences de toutes sortes, l'argile... Sans doute parce que leur champ de vie de tous les jours leur en laisse moins la possibilité qu'autrefois. Du même coup, ils sont davantage impatients et maladroits : ils voudraient que tout soit très vite fait, peut-être sans y passer plus de temps que lorsqu'on achète... Alors, une fois de plus, si l'on ajoute un espace restreint et beaucoup d'enfants qu'il faut beaucoup aider, ça peut devenir infernal...

C'est d'ailleurs ce qu'avancent, à juste titre, de nombreux collègues pour limiter ces activités.

- Ils aiment l'autonomie, la liberté ; ils ont besoin qu'on «leur fiche la paix». Sans doute parce que leur rythme de vie les ballote, les suractive sans qu'ils puissent donner leur avis, les ramène trop souvent à un statut d'objet et de consommateur. Pour peu que l'organisation de la classe en offre la possibilité, ils prennent volontiers des responsabilités, quittes à confondre ensuite, les pressions ambiantes aidant, responsable et chef, et à les exercer trop jalousement... De même, il faut réapprendre le travail individuel sur lequel ils se jettent mais où ils retrouvent les modèles de compétition par trop présents : le nombre de fiches faites, et lui seul, devient alors le critère de réussite... Mais je crois savoir que le travail collectif et les cours magistraux deviennent eux aussi insupportables, tant aux enfants qu'aux maîtres !

- Ils aiment aussi passionnément être dehors, dans la nature, faire des cabanes, être avec des animaux, dans un milieu vrai. Tous les collègues qui font des classes vertes ou des classes de neige le disent. Et je pourrais parler longtemps de notre traversée de Belledonne en juillet, des restes d'avalanches, de la difficulté à quitter les petits lacs vers 2 000 m d'altitude où les uns cherchaient à prendre les tritons pendant que d'autres construisaient des barrages en cascade sur le ruisseau d'écoulement, du berger avec ses 1 500 moutons et des ruines des chalets d'alpage que certains croyaient détruits par la guerre. Mais là encore, l'avidité est telle qu'elle renvoie toujours à plus tard tout travail d'approfondissement. Et vous savez le prix des cars par rapport à nos crédits.

- Ils ont, toujours, besoin de réussite, besoin d'être reconnus. Chez certains cela devient tellement grand, que l'angoisse se met à interdire la réussite, tant il est vrai que dans la loi de la jungle tant de choses leur ont déjà signifié qu'il n'y avait pas place pour eux s'ils ne suivaient pas les projets faits pour eux. Et quand ils deviennent tant agressifs, qu'est-ce qui fonctionne sinon une loi du talion inconsciente ?

- Enfin, et entre autres encore, ils adorent qu'on leur raconte des histoires. Certains jours, je me fais l'impression de jouer le rôle d'un grand-père ! Mais quel lien y avait-il entre un conteur et son public qu'aucune télévision ne remplacera jamais ?



Bon. J'ai fait une liste, non exhaustive, d'aspects positifs et je me rends compte qu'à chaque fois il y est venu un : mais... C'est bien ce que je disais plus haut : une plus grande difficulté de faire front, une dégradation des conditions de travail qui rendent difficiles les possibilités de conserver nos intentions pédagogiques. Alors il n'était pas utile d'écrire tout ça pour en arriver là ? Peut-être. Mais si cela nous permet de bien mesurer qu'il s'agit surtout de cette dégradation des conditions de vie et de travail et non d'un doute sur nos intentions pédagogiques, alors nous avons mieux encadré un objectif. Et ça, ce n'est pas inutile.

Parce que la situation n'est pas nouvelle : je viens de reprendre dans mes dossiers l'enquête publiée dans *L'Éducateur de 1973* : «L'enfant et son milieu» de Michel Barré et le dépliant vert : «Les exigences d'une vraie réforme» édité par l'I.C.E.M. en 1975 je crois. Je vous invite vivement à les reprendre tous les deux, à vous les procurer au groupe départemental ou à Cannes pour ceux qui ne les auraient plus. Cette enquête avait permis de réaliser au congrès de Montpellier, en 1974, une exposition qui mettait en évidence les altérations des conditions de vie. Et le dépliant vert résumait de façon précise et très claire les conditions d'une pédagogie comme la nôtre. Je crains que nous les ayons oubliés. Parce qu'il y a beaucoup à faire à l'I.C.E.M. et que nous n'y sommes pas assez... Mais de nouveau la cote d'alerte semble atteinte et cela s'entend chez de nombreux camarades. Il ne faut pas craindre de bien préciser les choses pour éviter le découragement qui naît rapidement du sentiment d'impuissance.

Alors, que faire ?

D'abord, continuer, bien sûr. Ce bien sûr pourrait avoir mauvaise figure et j'ai hésité à l'écrire. Je l'ai mis finalement pour souligner que tout abandon de notre part revient à une victoire du système et, si nous nous taisons, d'autres voix amplifiées par tous les media pourront à l'aise dire que tout va bien à l'école et que les enseignants qui sont mécontents n'ont rien compris.

Car il ne faut pas nous taire : il y a des parents à convaincre, d'autres à rejoindre et qui sont déjà convaincus. Mouvement pédagogique, nous ne pouvons pas à mon avis agir en termes syndicaux. Mais nous devons porter nos revendications dans les champs politique et syndical, les exprimer partout et très fort. D'être militants d'un mouvement d'éducation moderne, forts d'un passé d'expériences (d'un présent encore, même limité !) et de nos échanges, de notre nombre aussi, devrait nous permettre de dire clairement que ce n'est pas par paresse que nous voulons 15 enfants par classe et des crédits et davantage d'autonomie, mais seulement pour garder des enfants d'aplomb, ou dans le pire des cas pour refuser de les abîmer davantage. Retrouvons nos «*Exigences pour une vraie réforme*» : il y a peu de chose à y changer pour les adapter à 1980 et servons-nous en pour établir des contacts et rassembler des collègues ; nous avons ensuite les «*Perspectives d'Éducation Populaire*» pour approfondir le débat. Retrouvons l'enquête «*L'enfant et son milieu*» et



sa synthèse reprenant l'exposition de Montpellier dans *L'Éducateur de juin 74*. Nous y établirons peut-être en quoi réside l'aggravation des choses en 1980. Nous avons mis en route un chantier «*Conditions de travail*» vers 1973. C'est tout de même étrange que nous l'ayons laissé s'éteindre. Je sais bien qu'il y a trop à faire à l'I.C.E.M. Mais alors choisissons les objectifs dont dépend notre survie avant d'arriver au rassemblement des découragés de l'École Moderne !

En même temps, il faut peut-être trouver, au niveau de la classe, les simplifications sans lesquelles on ne peut plus faire front. C'est dur à écrire... Mais j'avoue que je fais moins (et à certains moments, plus du tout) de ces passionnantes recherches mathématiques, moins de beaux albums, je n'utilise plus qu'une ou deux techniques d'illustration, nous tirons davantage de textes au limographe qu'à l'imprimerie, je n'ai plus fait de monotypes depuis longtemps et je n'ai que trois ateliers d'expression artistique permanents (gouache, craie d'art et encre de Chine), je fais plus souvent des moments de travail collectif très formels mais brefs... Par contre nous passons davantage de temps en discussions de coopérative, en ateliers de constructions, expériences et observations (parce que je crois beaucoup à la rencontre avec les matériaux et leurs exigences comme outil de restructuration), au terrain de sport ou en salle de gym. Et si j'offre moins d'activités possibles au total, j'attache une énorme importance à leur organisation, aux rangements. Comme matériel indispensable pour la nouvelle rentrée j'ai demandé 24 mètres d'étagères : sur 6 m au fond de la classe, 4 rayonnages tout simples, le plus haut n'étant qu'à 1 m. Là, toutes les boîtes de travail, chacune contenant tout ce qu'il faut pour entreprendre une activité, les fichiers (ventilés en plusieurs boîtes pour un même fichier afin de simplifier les manipulations), la documentation (surtout des B.T.J. et quelques B.T.), du papier, etc. Tout sera rangé, prêt à servir. Nous passerons le temps qu'il faudra à apprendre à se servir et à ranger : je serai intraitable, mais je sais que m'aideront les réussites

qui en découlent. La classe est petite, il y aura 26 enfants : j'avais besoin de ce volume de rangement bien plus accessible que les deux placards de cette année. J'ai un peu plus confiance dans la perspective que les mises en route des activités se passent plus simplement et qu'on réussisse plus vite. J'ai aussi fabriqué de nouveaux filicoupeurs et inventé de nouvelles boîtes de travail.

C'est un programme sans ambition. Mais c'est ma résistance. J'avoue que l'an dernier je suis rentré certains soirs parfaitement découragé. Mais l'idée de baisser les bras et de laisser place au rouleau compresseur du système, m'était encore plus insupportable.

Alors, je me suis inventé de tous petits spoutniks... Mais au fond, un filicoupeur, ou les petites ampoules qui éclairent le casier obscur du bureau et celui du voisin au bout de fil avec des pinces crocodiles, ça vole peut-être pas haut, mais ça fait briller les yeux ! Et si vous me les dites les vôtres, vos spoutniks d'au milieu de la mêlée, ça sera encore mieux !

oOo

Je sais, je n'ai pas dit le pire. Il y a des classes où viennent des enfants qui n'ont même pas mangé avant d'arriver à l'école. Il ne s'agit plus de pédagogie...

Il faudrait le dire à notre ministre lorsqu'il déclare qu'«*il faut être malade psychologiquement pour ne pas voir que notre métier d'enseignant est un des plus beaux du monde*».

Comme il faudrait qu'à ce moment-là, lèvent le doigt tous les enseignants qui pensent, par exemple — et c'est un exemple moins dramatique — que le lundi matin il n'y aura bientôt plus rien à faire qu'à d'abord trouver moyen que les enfants retombent seulement d'aplomb sur leurs pieds, se retrouvent.

Mais qui les fera lever ces doigts-là ?

Michel PELLISSIER
7 septembre 1980